

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
                  }        »        14        »        six mois.  
                  }        »        7 50     »        trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,  
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez  
MM. LAFFITTE, BULLIEN et C<sup>o</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la  
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIEN  
et C<sup>o</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

20 janvier 1863.

## SOUSCRIPTION

en faveur des ouvriers cotonniers  
de la Seine-Inférieure.

L'œuvre de bienfaisance qui s'organise dans toute la France en faveur des ouvriers atteint par la crise du coton, sera comprise et secondée par tous les hommes de cœur.

C'est une question d'humanité.

Entre les populations d'un même pays, il n'y a pas de distance, toutes sont solidaires et doivent s'entre aider.

Le mal est immense, c'est pourquoi tous indistinctement, riches comme pauvres, doivent s'empresse de coopérer à cette œuvre.

Une idée généreuse trouve toujours de l'écho dans les masses, surtout en France, et comme le disait encore il y a quelques jours un homme de cœur dans son éloquent appel à la charité : Il faut que nous donnions en France « l'exemple d'une sainte ligue contre un ennemi non moins redoutable que la guerre, » et que toutes les forces pacifiques du pays soient dirigées vers ce noble but.

L'hésitation n'est pas possible en présence d'une si grande calamité. Personne ne peut rester sourd à l'appel fait à la charité publique; cet appel sera entendu de tous ceux qui comprennent les devoirs que leur position impose.

On n'a pas à craindre ici de mesquines jalousies de clocher; les ouvriers de Roubaix, eux-mêmes, donneront volontiers à leurs frères malheureux; ils savent qu'il faut s'aider mutuellement; ils comprendront qu'une part des sacrifices qu'on est tout disposé à faire pour eux si le besoin l'exige un jour, doit être attribuée à ceux que la misère éprouve si cruellement. C'est à la charité privée, individuelle,

que nous nous adressons. — Le denier du pauvre, multiplié à l'infini, est la boue de neige qui grossit en marchant. Que le pauvre apporte aussi son offrande, si petite qu'elle soit.

Nous ne terminerons pas cet appel sans rappeler les paroles remarquables du premier magistrat de notre département :

« Tant mieux pour ceux qui pourront apporter beaucoup, mais que le travailleur qui n'aura que peu à donner calcule que son obole sera la part la plus précieuse peut-être dans la caisse commune. Les ouvriers se connaissent, et ils savent bien qu'à côté de la reconnaissance pour le soulagement que procure le bienfait d'une large et efficace souscription générale, ce qui réjouira le plus, comme on dit, le cœur de l'ouvrier normand, c'est de voir que son camarade de Flandre pense à lui et le lui montre.

Voilà l'effet qu'il faut que nous produisions, Messieurs, dans le département du Nord, voilà le grand exemple de solidarité commune qu'il faut que nous donnions, et qui peut, plus tard, dans des jours de détresse que vous avez connus aussi, se traduire en notre faveur par une réciprocité précieuse. »

Heureux de pouvoir mettre notre modeste publicité au service de tous ceux qui voudront bien se joindre à nous; nous secondons, dans la mesure de notre position, tous les efforts qui seront tentés par notre Administration municipale pour atteindre ce but : celui de tendre une main généreuse à une de ces misères à laquelle l'Angleterre peut être habituée, mais dont le cœur français ne peut et ne pourra jamais supporter longtemps le spectacle.

J. REBOUX.

L'Agence Havas a reçu d'Alexandrie, à la date du 18 janvier, une dépêche annonçant la mort de Saïd-Pacha, vice-roi d'Égypte.

Ismaïl-Pacha, son neveu, a été proclamé vice-roi.

Ainsi qu'en Turquie, la succession au trône est dévolue au prince le plus âgé appartenant à la famille régnante.

On n'est pas sans appréhensions pour l'avenir que réserve Ismaïl-Pacha à l'œuvre si importante du percement de l'isthme de Suez et l'on redoute l'influence que l'Angleterre ne manquera pas d'exercer auprès du nouveau vice-roi dont les tendances se rapprochent des idées anglaises.

Une dépêche de New-York annonce la défaite du général Ortega par cinq mille hommes de notre avant-garde contre vingt-cinq mille hommes de troupes mexicaines.

Un télégramme de New-York, en date du 8 janvier, annonce que les Français ont pris Puebla, où ils attendent des renforts pour marcher sur Mexico. Nous espérons que ce fait est vrai; il est d'ailleurs probable; cependant, les informations reçues jusqu'à présent ne l'ont point confirmé.

Le *Moniteur* de ce jour ne confirme pas cette victoire.

On assure que le cardinal Antonelli doit envoyer à Paris l'exposé des réformes dont Pie IX se propose de doter les États romains.

Le projet de loi portant fixation du budget ordinaire des dépenses et des recettes a été présenté au Corps législatif. Le budget ordinaire des dépenses s'élève à 1,778,461,501 fr., qui se divisent ainsi : Dette publique et dotation. . 683,990,120 Services génér. des minist. . 811,840,635 Frais de régie et de percept. 235,551,248 Remboursements et restituit. 45,071,500

Les recettes sont évaluées à 1 milliard 781,762,986 fr. Le budget se solde donc par un excédant de 3,301,415 fr. Comparés aux dépenses ordinaires de 1863, celles de 1864 présentent un accroissement de 56,880,424 fr.

Les recettes de 1863, examinées au même point de vue, étaient de 1,630,730,832 fr. Le revenu public s'est accru de 53,009,409 fr. De cette somme, il convient de déduire les frais de perception et de régie, qui réduisent cette augmentation à 3,412,337 francs.

J. REBOUX.

## Monteur du 19 janvier.

PARTIE OFFICIELLE.

Par décision du ministre des finances, l'intérêt attaché aux bons du Trésor public est fixé ainsi qu'il suit, à partir du lundi 19 janvier :

À 3 1/2 p. 100 pour les bons de trois à cinq mois;  
À 4 0/0 pour les bons de six à onze mois.  
À 4 1/2 p. 100 pour les bons à un an.

Le traité de commerce franco-italien a été signé samedi, à quatre heures, par M. le chevalier Nigra, ministre plénipotentiaire du roi d'Italie, M. Scialoja, chargé de suivre la négociation, et par MM. Drouyn de Lhuys et Rouher, ministres des affaires étrangères et du commerce.

On sait qu'à la suite d'une convention intervenue à Constantinople, la France et la Russie ont envoyé chacune un architecte à Jérusalem pour arrêter en commun un plan de restauration de la coupole du Saint-Sépulchre.

On assure que les représentants des deux pays n'ont pu s'entendre sur certaines dispositions du plan que le patriarche grec a trouvé trop favorable aux intérêts religieux des latins, et que la question va être soumise à une nouvelle conférence diplomatique. — A. Renaud.

S. A. Saïd-Pacha, vice-roi d'Égypte, qui vient de mourir, était le quatrième fils de Mehemet-Ali, le célèbre fondateur de la dynastie actuelle. Né le 25 mai 1822, il était dans sa 41<sup>e</sup> année.

Saïd-Pacha avait reçu une instruction solide.

Il avait toujours montré une grande sympathie pour la France, et il était un des promoteurs les plus ardents du canal de Suez.

Les astrologues du palais, dans l'opinion desquels il avait une entière confiance, lui avaient prédit une mort violente et prochaine, et dans la crainte d'être assassiné ou empoisonné, depuis son retour d'Europe, il n'habitait jamais deux jours de suite le même palais.

Ismaïl-Pacha, le nouveau vice-roi d'Égypte, ne partage pas les idées de son prédécesseur; il passe pour être entièrement dévoué à l'influence anglaise.

Le *Great Eastern*, parti de New-York le 4 janvier, est arrivé porteur d'avis dont les plus saillants sont les suivants :

Il y a un grand mécontentement dans le Kentucky parmi les volontaires, dont les intérêts sont atteints par la proclamation présidentielle relative à l'émancipation des esclaves. Il en résulte une véritable démoralisation dans l'armée. Beaucoup d'officiers supérieurs ont donné leur démission.

Les confédérés prétendent avoir fait 1,626 prisonniers à la bataille de Frédéricksburg.

## ÉTABLISSEMENT DE LA PAPAUTÉ

EN PAYS ANGLAIS.

I.

De tous les documents contenus dans le *Livre jaune*, nous n'en savons pas de plus instructif que la dépêche suivante, contenant l'offre officielle faite au Pape par le gouvernement anglais, il y a un mois, de transférer le Saint-Siège sur un territoire britannique.

Paris, 20 décembre.

M. le ministre des affaires étrangères à l'ambassadeur de France à Rome.

J'ai su par voie indirecte que M. Odo Russell, étant reçu par le Pape, avait donné à Sa Sainteté, au nom du comte Russell, le conseil de quitter l'Italie ajoutant qu'en pareil cas le gouvernement de Sa Majesté Britannique lui offrirait volontiers l'île de Malte pour y résider; que les vaisseaux anglais seraient à sa disposition, et qu'enfin le Pape pourrait compter sur l'empressement de l'Angleterre à lui assurer dans l'asile qu'il aurait accepté, toutes les conditions d'un établissement digne de lui.

Ces propositions auraient été faites dans une forme officielle, adoptée pour la première fois dans les rapports que M. le comte Russell entretient avec le Saint-Siège.

Mgr Chigi étant venu me voir, je lui ai dit, en faisant allusion à ce qui précède, que j'avais appris que nous avions de nouveaux auxiliaires et des concurrents dans la protection que nous donnions au Saint-Siège.

M. le Nonce m'ayant confirmé l'information qui m'avait été donnée j'ai ajouté, en évitant de prendre la chose plus au sérieux qu'il ne fallait, que nous espérons bien que, si le pape, ce qu'à Dieu ne plaise ! était obligé de quitter l'Italie, Sa

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX  
DU 21 JANVIER 1863.

## L'ENNEMI DU PRINCE.

(Suite. — Voir notre dernier numéro).

Bientôt il lui fut impossible de vivre en dehors d'une seule idée; les objets extérieurs se revêtirent tous d'une teinte uniforme. Il n'y eut plus des jours ténébreux et des jours de soleil, des prairies en fleurs et des champs incultes; le ciel, la terre et les arbres, tout se couvrit du même voile; le soir et le matin se confondirent. Il ne connut plus que des heures où il était éveillé et des heures où il dormait, car il dormait; mais quel sommeil que celui où l'idée, toujours veillant, ne quittait pas son chevet, ennemi aussi acharné à l'attaque qu'il était ardent à se défendre ! Terrible duel à outrance, chaque nuit renouvelé. L'idée, c'est le bourreau qui montrait à Rodolphe des instruments de torture, qui lui disait avec un rire sanglant :

— Je t'arracherai bien un cri de douleur !

Et à qui Rodolphe répondait :  
— Tiens ! veux-tu ma main droite ? La voici, brise-la ! Ai-je crié ? ajoutait-il après l'avoir livrée. Te faut-il maintenant mes genoux à marteler ? Voici mes

genoux ! Ai-je crié ? répétait-il pendant que l'horrible coin s'enfonçait encore. Dechire maintenant mes entrailles, lacère ma poitrine, je te défie ! Je croyais que tu savais mieux ton métier. As-tu surpris dans mes yeux un seul regard qui demandât grâce ? Va, tu me fais pitié; mon courage est plus fort que toi !

L'idée, c'est encore un tête-à-tête avec quelque moderne Lucuste qui présentait à la bouche altérée de Rodolphe une coupe remplie de serpents. Rodolphe, s'emparant de la coupe, la vidait avec un sourire de dédain dont Dieu seul connaissait tout le prix.

Alors un feu bouillonnant circulait dans les veines de Rodolphe : il sentait partout, à la tête, à la poitrine, à la gorge, l'horrible morsure des serpents; mais son front s'obstinait à rester calme, et la sueur qui l'inondait ne trouvait pas à s'arrêter dans le pli d'une seule ride que le sentiment de la douleur y eût creusée.

Après deux mois de ces jours et de ces nuits, Rodolphe n'avait certes rien perdu de son courage; son énergie était demeurée intacte; mais ses yeux s'enfonçaient sous l'orbite, ses lèvres pâlissaient, ses joues se decharnaient; il regnait sur tous ses traits un tremblement convulsif. Bientôt il arriva un moment où son courage se changea en fureur, sa fermeté en désespoir; il ne repoussa plus la tentation de mettre fin par une mort volontaire au supplice de l'attente de la mort.

Devait-il donc, en acceptant la condition que le prince lui avait faite, se mettre ainsi de moitié dans la vengeance du prince ? Il avait écrit contre le suicide, mais le suicide ne peut être imputé à crime qu'à celui qui sort d'une vie qui lui appartient. Or, Rodolphe pouvait-il se

regarder comme maître d'un seul instant de sa vie ! Mourir, pour lui, qu'était-ce autre chose qu'abréger son agonie ?

Sans doute, il eût été facile de répondre à de tels sophismes : Rodolphe lui-même s'en fut chargé; mais, dans l'état d'exaltation où il était, il les accueillait comme l'expression consolante de la vérité absolue. Un matin donc, après une de ces nuits terribles dont nous avons essayé de retracer les douleurs, il s'avança sur le balcon, résolu à en finir; mais, au moment où il mesurait du regard ces rochers qu'il allait teindre de son sang, la tête blonde d'une jeune fille qui cueillait des fleurs l'arrêta tout-à-coup.

Quoiqu'il n'eût jamais vu cette jeune fille, il ne put consentir à lui donner l'horrible spectacle d'un corps déchiré dont les lambeaux allaient rouler à ses pieds : il fallait attendre au moins qu'elle se fût éloignée. Mais, comme si elle eût deviné le projet de Rodolphe, elle ne quittait point la place. Elle était grande, d'une taille élégante et souple, et toutes les grâces naïves de la jeunesse éclataient sur son doux visage.

Rodolphe éprouva à sa vue un charme inattendu; il sentit peu à peu tomber la tourmente qui l'avait poussé jusqu'au bord du précipice, et où cette fraîche apparition l'avait retenu. Un instinct secret l'avertissait qu'exposé sur le balcon aux regards de cette jeune fille, la main de son bourreau ne pouvait l'y frapper. Il sortit encore une fois des étreintes de l'idée, et se livra tout entier à contempler cette jeune fille. Son imagination, à chaque instant, le parant d'une grâce nouvelle, il lui sembla bientôt qu'il l'avait connue autrefois, qu'une sympathie mystérieuse les unissait l'un à l'autre depuis longtemps.

Son cœur se rouvrit à toutes les attractions virginales de l'amour; il sentit renaître sa vie éteinte.

A chaque pas que faisait la jeune fille, lorsque d'une fleur cueillie elle allait à la fleur qu'elle voulait cueillir, comme les lèvres de Rodolphe lui murmuraient une prière de demeurer encore ! et comme il la bénissait en la voyant arrêtée de nouveau ! mais aussi, lorsqu'elle s'éloignait enfin sans retour, lorsque, après l'avoir suivie avec anxiété, ses yeux la perdirent comme une dernière espérance qui s'envole, quel soudain déchirement dans ce cœur rendu aux sensations qui font vivre et accepter la vie ! Ce ne furent plus cependant les transports qui l'avaient conduit sur le balcon; sans lui ôter le sentiment de sa position, l'image de la jeune fille, encore toute palpitante, y mêlait une patience inaccoutumée.

En rentrant dans sa chambre, il prêta moins souvent l'oreille au bruit des pas qu'il croyait éternellement entendre dans le corridor; le spectre qui lui semblait toujours prêt à franchir le seuil de la porte attira moins ses regards. L'idée, quoique revenue, avait cessé un instant de le dominer d'une façon absolue.

Cette jeune fille, à laquelle il n'avait jamais parlé, qu'il ne reverrait peut-être jamais, lui ouvrant la perspective du bonheur qui eût pu l'attendre dans la liberté, il arriva que l'espoir de cette liberté brilla soudain comme un éclair aux yeux de Rodolphe, qui s'y étaient fermés. Si le prince succombait sous le poignard d'un des conjures, plus heureux que Rodolphe... Mais, à cette pensée, il hésita, il se troubla... Il douta tout-à-coup, et pour la première fois, du droit de vie et de mort qu'il s'était arrogé sur le prince, et

ce doute l'épouvanta, car il songea alors au nom qu'il serait forcé lui-même à se donner. Ce furent les premières pointes du remords.

En les sentant pénétrer, il passa involontairement la main sur son front, comme pour effacer la tache qu'il venait d'y découvrir; mais, à chaque instant, le remords et l'énormité du crime grandissaient davantage, et la terreur devenait plus envahissante. L'athée était déjà bien près de s'agenouiller et de s'humilier devant Dieu dans un sanglant repentir.

Quelques crimes toujours précédent les grands crimes; un seul instant suffit pour dessiller les yeux au plus coupable et le faire rentrer dans la voie d'où il n'était sorti que pas à pas. Dieu pénètre subitement les cœurs qu'il veut rappeler à lui : c'est la voix qu'entendit l'apôtre des Gentils, cette grâce tonnante à laquelle on ne résiste pas.

Ce fut dans cette disposition que Maximilien vint surprendre Rodolphe. Le prince était seul, comme la nuit où il était descendu dans le cachot du condamné. En jetant les yeux sur Rodolphe, une expression d'ironie railleuse, mais sans amertume, brilla dans les yeux du prince.

Rodolphe s'étant levé, le prince l'invita à s'asseoir, et s'assit lui-même en face de Rodolphe. Son visage doucement épanoui, la fraîcheur de son teint, la sérénité de toute sa personne, contrastaient d'une manière frappante avec l'air sombre et la physionomie altérée de Rodolphe. Rodolphe et le prince firent cette comparaison en même temps, mais avec un sentiment bien différent.

E. BERGOUNIQUX,

(La fin au prochain numéro).